



REVUE LES TISONS

Revue Internationale des Sciences de l'Homme et de la Société (RISHS)



Revue indexée par

ESJI Eurasian
Scientific
Journal
Index
www.ESJIndex.org

<http://esjindex.org/search.php?id=6845>

Revue en ligne : <https://www.revuelestisons.bf>

p-ISSN: 2756-7532

e-ISSN: 2756-7524

Numéro spécial 1, janvier 2024

Revue LES TISSONS, Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la
Société (RISHS) – Numéro spécial 1, janvier 2024
p-ISSN : 2756-7532 ; e-ISSN : 2756-7524

Revue LES TISONS, Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la
Société (RISHS) – Numéro spécial 1, janvier 2024
p-ISSN : 2756-7532 ; e-ISSN : 2756-7524

REVUE LES TISONS

Revue LES TISSONS, Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la
Société (RISHS) – Numéro spécial 1, janvier 2024
p-ISSN : 2756-7532 ; e-ISSN : 2756-7524

Revue LES TISONS, Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la
Société (RISHS) – Numéro spécial 1, janvier 2024
p-ISSN : 2756-7532 ; e-ISSN : 2756-7524



REVUE LES TISONS

Revue Internationale des Sciences de l'Homme et de la Société (RISHS)



Revue indexée par
ESJI Eurasian
Scientific
Journal
Index
www.ESJIndex.org
<http://esjindex.org/search.php?id=6845>

Revue en ligne : <https://www.revuelestisons.bf>

Éditions LES TISONS
Arrond. 5, Sect. 22, Av. Toguiyeni

Revue LES TISSONS, Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la
Société (RISHS) – Numéro spécial 1, janvier 2024
p-ISSN : 2756-7532 ; e-ISSN : 2756-7524

p-ISSN: 2756-7532; e-ISSN: 2756-7524
<http://esjindex.org/search.php?id=6845>
<http://www.revuelestisons.bf>
lestisons@revuelestisons.bf
S/C Université Joseph KI-ZERBO
BV 30053 OUAGA 1200 Logements
10020 OUAGADOUGOU - Burkina Faso
(+226) 66006650/70104853

PRÉSENTATION ET POLITIQUE ÉDITORIALE

Sous l'impulsion de M. Fatié OUATTARA, Professeur titulaire de philosophie à l'Université Joseph KI-ZERBO, et avec la collaboration d'Enseignants-Chercheurs et Chercheurs qui sont, soit membres du Centre d'Études sur les Philosophies, les Sociétés et les Savoirs (CEPHISS), soit membres du Laboratoire de philosophie (LAPHI), une nouvelle revue vient d'être fondée à Ouagadougou, au Burkina Faso, sous le nom de « Revue LES TISONS ».

Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la Société, la Revue LES TISONS vise à contribuer à la diffusion de théories, de connaissances et de pratiques professionnelles inspirées par des travaux de recherche scientifique. En effet, comme le signifie le Larousse, un tison est un « morceau de bois brûlé en partie et encore en ignition ».

De façon symbolique, la Revue LES TISONS est créée pour mettre ensemble des tisons, pour rassembler les chercheurs, les auteurs et les idées innovantes, pour contribuer au progrès de la recherche scientifique, pour continuer à entretenir la flamme de la connaissance, afin que sa lumière illumine davantage les consciences, éclaire les ténèbres, chasse l'ignorance et combatte l'obscurantisme à travers le monde.

Dans les sociétés traditionnelles, au clair de lune et pendant les périodes de froid, les gens du village se rassemblaient autour du feu nourri des tisons : ils se voient, ils se reconnaissent à l'occasion ; ils échangent pour résoudre des problèmes ; ils discutent pour voir ensemble plus loin, pour sonder l'avenir et pour prospecter un meilleur avenir des sociétés. Chacun doit, pour ce faire, apporter des tisons pour entretenir le feu commun, qui ne doit pas s'éteindre.

La Revue LES TISONS est en cela pluridisciplinaire, l'objectif fondamental étant de contribuer à la fabrique des concepts, au renouvellement des savoirs, en d'autres mots, à la construction des connaissances dans différentes disciplines et divers domaines de la science. Elle fait alors la promotion de l'interdisciplinarité, c'est-à-dire de l'inclusion dans la diversité à travers diverses approches méthodologiques des problèmes des sociétés.

Semestrielle (juin, décembre), thématique au besoin pour les numéros spécifiques, la Revue LES TISONS publie en français et en

anglais des articles inédits, originaux, des résultats de travaux pratiques ou empiriques, ainsi que des mélanges et des comptes rendus d'ouvrages dans le domaine des Sciences de l'Homme et de la Société : **Anthropologie, Communication, Droit, Économie, Environnement, Géographie, Histoire, Lettres modernes, Linguistique, Philosophie, Psychologie, Sociologie, Sciences de l'environnement, Sciences politiques, Sciences de gestion, Sciences de la population, etc.**

Peuvent publier dans la Revue LES TISONS, les Chercheurs, les Enseignants-Chercheurs et les doctorants dont les travaux de recherche s'inscrivent dans ses objectifs, thématiques et axes.

La Revue LES TISONS comprend une Direction de publication, un Secrétariat de rédaction, un Comité scientifique et un Comité de lecture qui assurent l'évaluation en double aveugle et la validation des textes qui lui sont soumis en version électronique pour être publiés (en ligne et papier).

MODE DE SOUMISSION ET DE PAIEMENT

La soumission des articles se fait à travers le mail suivant : lestisons@revuelestisons.bf.

L'évaluation et la publication de l'article sont conditionnées au paiement de la somme de cinquante mille (50.000) francs CFA, en raison de vingt mille (20.000) francs CFA de frais d'instruction et trente mille (30.000) francs CFA de frais de publication. Le paiement desdits frais peut se faire par Orange money (00226.66.00.66.50, identifié au nom de OUATTARA Fatié), par Western Union ou par Money Gram.

CONSIDÉRATION ÉTHIQUE

Les contenus des articles soumis et publiés (en ligne et en papier) par la Revue LES TISONS n'engagent que leurs auteurs qui cèdent leurs droits d'auteur à la revue.

NORMES ÉDITORIALES

Les textes soumis à la Revue LES TISONS doivent avoir été écrits selon les NORMES CAMES/LSH adoptées par le CTS/LSH, le 17 juillet 2016 à Bamako, lors de la 38^e session des CCI.

Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (ex : 1. ; 1.1.; 1.2; 2.; 2.2.; 2.2.1; 2.2.2.; 3.; etc.).

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale(s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées);
- Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupé du

groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont fait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas

où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{nde} éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur :

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

L'article doit être écrit en format « Word », police « Times New Roman », Taille « 12 pts », Interligne « simple », positionnement « justifié », marges « 2,5 cm (haut, bas, droite, gauche) ». La longueur de l'article doit varier entre 30.000 et 50.000 signes (espaces et caractères compris). Le titre de l'article (15 mots maxi, taille 14 pts, gras) doit être écrit (français, traduit en anglais, vice-versa).

Le(s) Prénom(s) sont écrits en lettres minuscules et le(s) Nom(s) en lettres majuscules suivis du mail de l'auteur ou de chaque auteur (le tout en taille 12 pts, non en gras).

Le résumé (250 mots maximales, taille 12 pts) de l'article et les mots clés (05) doivent être écrits et traduits en français/anglais. La taille de l'article varie entre 15 et 25 pages maximales.

DIRECTION DE PUBLICATION

Directeur : Pr Fatié OUATTARA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

Directeur adjoint : Dr Moussa COULIBALY, Assistant, Économiste,
Université Nazi Boni (Burkina Faso)

RESPONSABLE DES FINANCES

Mme Fati IDOGO, Agent des Services administratifs et financiers,
UFR/SH, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

SECRETARIAT DE RÉDACTION

Secrétaire : Dr Noumoutiè SANGARÉ, Assistant, Philosophe,
Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

Membres : Dr Abdoul Azize SODORÉ, MC, Géographe, Université
Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Beli Alexis NÉBIÉ,
Assistant, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina
Faso); Dr Boubié BAZIÉ, MA, Historien, Université Joseph KI-
ZERBO (Burkina Faso); Dr Édith DAH, MA, Philosophe,
Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Mathieu Beli
DAÏLA, MA, Linguiste, Université de Dédougou (Burkina Faso); Dr
Paul-Marie MOYENGA, MA, Sociologue, Université Joseph KI-
ZERBO (Burkina Faso); Dr Sampala Fati BALIMA, MC, Politiste,
Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); M. Jean Baptiste
PODA, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO
(Burkina Faso); M. Lazard T. OUÉDRAOGO, Doctorant en
Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); M.
Mahamat OUATTARA, Doctorant en Philosophie, Université
Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); M. Saïdou BARRY, Doctorant
en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso).

COMITÉ DE LECTURE

Dr Abdoul Karim SAÏDOU, MC, Politiste, Université Thomas
SANKARA (Burkina Faso); Dr Aimé D. M. KOUDBILA, MA,
Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr M.
Alice SOMÉ/SOMDA, MR, Philosophe, Institut des Sciences des
Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Awa OUOBA, MC,

Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Bouraïman ZONGO, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Calixte KABORÉ, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Cheick Bobodo OUÉDRAOGO, MC, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Clotaire Alexis BASSOLÉ, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Damien DAMIBA, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Dimitri Régis BALIMA, MC, Communicologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Donatien DAYOUROU, MC, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Edwige DEMBÉLÉ, MA, Économiste, Université NAZI BONI (Burkina Faso); Dr Étienne KOLA, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Évariste R. BAMBARA, MC, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Ézaïe NANA, IR, Sociologue, INSS/CNRST (Burkina Faso); Dr Fernand OUÉDRAOGO, MA, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Gaoussou OUÉDRAOGO, MC, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Gauthier YÉ, MA, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Georges ROUAMBA, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Hamado KABORÉ, CR, Historien, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Hamado OUÉDRAOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Hamado Joël OUÉDRAOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Isidore YANOGO, MC, Géographe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Issaka YAMÉOGO, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Jean-Baptiste P. COULIBALY, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Jérémi ROUAMBA, MC, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Kalifa DRABO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Kassem Salam SOURWEIMA, MC, Politiste, Université Thomas

SANKARA (Burkina Faso); Dr Kizito Tioro KOUSSÉ, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Landry COULIBALY, MA, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Lassané YAMÉOGO, MA, Communicologue, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); Dr Lassina SIMPORÉ, MC, Archéologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Léon SAMPANA, MC, Politiste, Université Nazi BONI (Burkina Faso); Dr Léonce KY, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Madeleine WAYAK PAMBÉ, MC, Démographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Magloire É. YOGO, MA, Sciences de l'éducation, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Moussa DIALLO, Assistant, Philosophe, Centre universitaire de Manga, UNZ (Burkina Faso); Dr Narcisse Taladi YONLI, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Noumoutiè SANGARÉ, Assistant, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Ollo Pépin HIEN, CR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Pascal BONKOUNGOU, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Paul-Marie BAYAMA, MC, Philosophe, ENS de Koudougou (Burkina Faso); Dr R. Ulysse Emmanuel OUÉDRAOGO, MA, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Rasmata BAKYONO/NABALOU, MC, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Relwendé DJIGUEMDÉ, Assistant, Philosophe, Centre universitaire de Manga, UNZ, (Burkina Faso); Dr Rodrigue BONANÉ, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Rodrigue SAWADOGO, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Roger ZERBO, MR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Serge SAMANDOULGOU, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés (Burkina Faso); Dr Souleymane SAWADOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Stanislas SAWADOGO, MA, Psychologue, Université Joseph KI-

ZERBO (Burkina Faso); Dr Tongnoma ZONGO, CR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Yacouba BANWORO, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Zakaria SORÉ, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Zoubere DIALLA, MA, Sociologue, Centre universitaire de Manga, UNZ, (Burkina Faso).

COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Pr Abdoulaye SOMA, PT, Constitutionnaliste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); Pr Abdramane SOURA, PT, Démographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Abou NAPON, PT, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Aklesso ADJI, PT, Philosophe, Université de Lomé (Togo); Pr Alain Casimir ZONGO, PT, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso)

Pr Alkassoum MAÏGA, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Amadé BADINI, PT, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Pr Augustin LOADA, PT, Politiste, Université Saint Thomas d'Aquin (Burkina Faso); Pr Augustin PALÉ, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr B. Claudine Valérie ROUAMBA/OUÉDRAOGO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Bernard KABORÉ, PT, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Bilina BALLONG, PT, Philosophe, Université de Lomé (Togo); Pr Bouma F. BATIONO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Cyrille KONÉ, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Cyrille SEMDÉ, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr David Musa SORO, PT, Philosophe, Université Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire); Pr Edmond Yao KOUASSI, PT, Philosophe, Université de Bouaké (Côte d'Ivoire); Pr Emmanuel M. HEMA, PT, Écologue, Université de Dédougou (Burkina Faso); Pr Emmanuel

Malolo DISSAKÈ, PT, Philosophe, Université de Douala (Cameroun); Pr Eustache R. K. ADANHOUNME, PT, Philosophe, Université Abomey Calavi (Benin); Pr Fabienne LELOUP, Sociologue, Université Catholique de Louvain-Mons (Belgique); Pr Fatié OUATTARA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Foé NKOLO, PT, Philosophe, Université Yahoundé I (Cameroun); Pr Frédéric MOENS, Communicologue, IHECS, Bruxelles (Belgique); Pr Gabin KORBÉOGO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Georges ZONGO, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Hamidou Talibi MOUSSA, PT, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger); Pr Issiaka MANDÉ, PT, Historien, Université du Québec à Montréal (Canada); Pr Jacques NANEMA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Jean-François DUPEYRON, PT, Philosophe, Université de Bordeaux (France); Pr Jean-Marie DIPAMA, PT, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Jean-Claude KALUBI-LUKUSA, PT, Sociologue, Université de Sherbrooke (Canada); Pr Jean-Pierre POURTOIS, PT, Psychopédagogue, Université de Mons (Belgique); Pr Lassane YAMÉOGO, PT, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Léon MATANGILA MUSADILA, PT, Philosophe, Université de Kinshasa (RD Congo); Pr Léopold Bawala BADOLO, PT, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Ludovic KIBORA, DR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Pr Magloire SOMÉ, PT, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Mahamadé SAVADOGO, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Mamadou L. SANOGO, DR, Linguiste, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Pr Moukaila Abdo Laouali SERKI, PT, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger); Pr Pierre G. NAKOULIMA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Ramane KABORÉ, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Sébastien YUGBARÉ, PT, Psychologue,

Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Amadou TRAORÉ, MC, Sociologue, Université de Ségou (Mali); Dr Décaïrd KOUADIO KOFFI, MC, Philosophe, Université Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire); Dr Djédou Martin AMALAMA, MC, Sociologue, Université de Korhogo (Côte d'Ivoire); Dr Emmanuel YAOU, MA, Sociologue, Université de Kara (Togo); Dr Gérard AMOUGOU, MC, Socio-politiste, Université de Yaoundé II (Cameroun); Dr Ibrahim KONÉ, MA, Philosophe, Université Peleforo Gon COULIBALY (Côte d'Ivoire); Dr Idi BOUKAR, A, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger); Dr Idrissa S. TRAORÉ, MC, Sociologue, Université des Lettres et des Sciences de Bamako (Mali); Dr Issouf BINATÉ, MC, Historien, Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire); Dr Jean-François PETIT, MC HDR, Philosophe, Institut catholique de Paris (France); Dr Landry Roland KOUDOU, MC, Philosophe, Université Felix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire); Dr Mouhamoudou El Hady BA, MC, Sociologue, Université Cheick Anta Diop (Sénégal); Dr Mamadou Bassirou TANGARA, MC, Économiste, Université des Sciences sociales et de Gestion de Bamako (Mali); Dr N'golo Aboudou SORO, MC, Lettres modernes, Université Alassane OUATTARA de Bouaké (Côte d'Ivoire); Dr Oumar DIA, MC, Philosophe, Université Cheick Anta Diop de Dakar (Sénégal); Dr Pierre-Étienne VANDAMME, Philosophe, Université Catholique de Louvain (Belgique); Dr Raphael KONÉ, Ph. D, Historien, Université Cergy de Pontoise – EA7517 (France); Dr Samuel RENIER, MC, Sciences de l'éducation, Université de Tours – EA7505 EES (France); Dr Tiéfing SISSOKO, MC, Sociologue, Université des Lettres et des Sciences de Bamako (Mali).

Table des matières

Un regard sociologique de l'insécurité urbaine au Mali depuis 2020 : les cas Bamako et Ségou ... Amadou TRAORÉ.....	15
Le retard académique à l'université de Dédougou : analyse des déterminants et des stratégies de résorption ... Koug-Nongom BONKOUNGOU, Zouanso SOULAMA/COULIBALY, Marcel ZERBO	47
Baruch Spinoza, éthicien de la réconciliation ... Siaka KONÉ.....	75
L'esclave féminin dans la société Baoulé précoloniale : de la servitude au statut d'épouse ... Kouassi Serge KOFFI.....	95
Genre et foncier urbain : l'accès des femmes à la propriété foncière et à l'investissement immobilier dans la ville de Ouagadougou ... Kis-Wend-Sida Romaine KONSEIGA, Yisso Fidèle BACYÉ	109
Paulin Hountondji, universaliste par conviction, relativiste par compréhension ... AGBO Béatrice Afiavi, BOSSOUSSI AGBANNINHIN Sètonджи Paterné.....	135
Vulnérabilité climatique et résilience des éleveurs agro-pastoraux de la zone sylvopastorale : cas de Bisnabé Gandé, région de Louga, Sénégal ... Geneviève DIONE, Aliou BALDÉ, Coly MBALLO	157
Orientation, formation et emploi des adolescent(e)s scolarisé(e)s dans l'enseignement secondaire au Bénin : les déterminants liés au sexe ... Magloire Fortuné Landry AITCHEDJI.....	177
L'enseignement/apprentissage de la discipline Français par la radio au Burkina Faso : pratiques actuelles et perspectives ... Arnaud OUÉDRAOGO.....	205
Utilisation des pesticides dans la cacaoculture et risques sanitaires associés chez les producteurs du canton Zebouo Nord à Daloa ...	

Abel Affouda ADJET, François Yao KOUAKOU, Albert Kouakou YAO	225
Le discours révolutionnaire et religieux dans Les Misérables de Victor Hugo : configurations éthotiques et pragmatiques ... Jacques BARRO	251
Migrations, peuplement et subsistance identitaire en Guinée du XI ^{ème} au XX ^{ème} siècles ... Mamady BAMBA, Fodé Bangaly KEITA, Abdoulaye FOFANA	281
Intérêts socio-économiques du Tamarinier noir (<i>dialium guineense willd</i>) dans les terroirs villageois de Kartiack et de Dianki (region de Ziguinchor) ... Babacar FAYE, Virginie Ndébane MADIOUNE, Ngoné Wagane FAYE	305
La résurgence du mot d'ordre « Produire et consommer burkinabè » au Burkina Faso : souvenir révolutionnaire, réactualisation et réappropriation politiques ... Kakiswendépoulmdé Marcel Marie Anselme LALSAGA.....	341
Les limites des cours de soutien extrascolaire dans la dynamique des apprentissages scolaires des disciplines scientifiques au Burkina Faso ... Wendyam ILBOUDO, Innocent KIEMDÉ, Jean-Marie OUEDRAOGO.....	379
Motivation pour l'apprentissage de l'anglais et réussite scolaire : cas des élèves en génie civil du lycée de la jeunesse de Ouagadougou ... Fernand OUEDRAOGO, Sékou Oumar Tidiane TRAORE	403
Effets de la pratique des Activités Physiques et Sportives (APS) sur le développement des habiletés cognitives des élèves de la ville de Ouagadougou ... Boulagnin Pierre N'DO, Brigitte NANA, Koffi Pierrot KOFFI,	443
La morphologie verbale en koromfe, variante d'Arbinda ... Inoussa GUIRE	459

Les nouveaux parlars urbains : approche sociolinguistique ... Palé Sié Innocent Romain YOUL	495
Éducation environnementale : implémentation du tri des déchets plastiques en classe de première au Burkina Faso ... Issa ZONGO, Moussa BOUGOUMA, Cécile MOUCHERON.....	515
De la crise de la gouvernance forestière à une dynamique de régulation intégrée : cas de la forêt classée de Gonsé, commune rurale de Saaba ... Ezaï NANA.....	545
L'évolution des représentations diplomatiques du Burkina Faso à l'étranger (1960-2014) ... Salif KIENDREBEOGO.....	565
Médecine traditionnelle dans le soudan occidental et mutation médicale en occident chrétien au Moyen-Âge ... Konan Kouassi Parfait BORIS.....	595
Problématique de la participation des jeunes au Tchad... Tchago NDIKWÉ, Dieudonné VAÏDJIKÉ, Melissa WOUTENE	611



Migrations, peuplement et subsistance identitaire en Guinée du XI^{ème} au XX^{ème} siècles

Migrations, settlement and identity subsistence in Guinea from the 11th to the 20th centuries

Mamady BAMBA, *Docteur*
Fodé Bangaly KEÏTA, *Docteur*
Abdoulaye FOFANA, *Docteur*
Université de Kindia
Université Général Lansana CONTE
de Sonfonia-Conakry

Article disponible en ligne : <https://www.revuelestisons.bf>

Pour citer cet article

BAMBA Mamady, Fodé Bangaly KEÏTA, FOFANA Abdoulaye, 2024, « Migrations, peuplement et subsistance identitaire en Guinée du XI^{ème} au XX^{ème} siècles », *Revue LES TISONS/RISHS*, Numéro spécial 1, janvier, p. 281-303.

Résumé : Comment la Guinée a-t-elle été peuplée ? Cette interrogation nous plonge dans l'histoire du mouvement migratoire et de la mise en place des populations guinéennes. Cet article apporte des réponses à cette interrogation en abordant les causes et les motivations des mouvements migratoires qui ont permis la mise en place des populations guinéennes de nos jours. Les Sahéliens, les Soudanais, les Peuls et les Libano-syriens se sont ajoutés aux populations autochtones, allant du XI^{ème} au XX^{ème} siècle. Les principales causes de la migration de ces peuples sont les conditions climatiques difficiles, les guerres, les famines et le déclin des empires et royaumes africains.

Mots-clés : Histoire, Migrations, Guinée, Populations, Identités

***Abstract:** How was Guinea populated? This question has its roots in the history of the migratory movement and the settlement of the Guinean populations. This article provides answers to this question by addressing the causes and motivations of the migratory movements that have allowed the establishment of Guinean populations today. Sahelians, Sudanese, Fulani and Lebanese-Syrians were added to the indigenous populations, ranging from the eleventh to the twentieth centuries. The main causes are harsh climatic conditions, wars, famines, and the decline of empires and kingdoms.*

***Keywords:** History, Migration, Guinea, Populations, Identities*

Introduction

Les grands mouvements migratoires en Guinée sont connus grâce aux résultats des fouilles archéologiques entreprises en Afrique de l'Ouest à partir de 1914, aux sources écrites arabes, soudanaises²⁸ et européennes, aux progrès des recherches linguistiques appliquées aux langues ouest africaines et surtout aux sources orales africaines (D. T. NIANE, 1989, p. 47). En ce qui concerne la période précoloniale, les connaissances demeurent encore vagues, partielles ou incertaines, parce que basées sur des versions ou des interprétations contradictoires (M. BAMBA, 2023, p. 17).

²⁸Allusions aux tarikhs soudanais d'expression arabe dont les plus connus sont ceux d'Abdourahmane ES-Saadi et de Mohmoud Kati.

Les grandes lignes du sujet sont connues, particulièrement en ce qui concerne la période coloniale à propos de laquelle les sources écrites et orales mettent à notre disposition des données plus précises. Cependant, il existe encore un flou sur les conséquences migratoires en lien avec le déclin de certains royaumes et empires comme le Ghana, le Sosso et le Mali (M. BAMBA, 2023, p. 18). A cela s'ajoute la nécessité d'expliquer les implications migratoires des relations musulmanes et animistes au XVI^{ème} Siècle. Et, d'autres migrations en lien avec l'urbanisation et les exodes, se poursuivant dans la période coloniale, méritent d'être expliquées (M. BAMBA, 2023, p. 18).

Ainsi, qu'est ce qui a motivé les vagues de migrations successives des populations à destination ou en transit sur le territoire de la Guinée du XI^{ème} au XX^{ème} siècles ? Quelles sont les implications de la chute des royaumes et empires comme le Ghana, le Mali et le Sosso ? En quoi la période coloniale constitue-t-elle la dernière étape de cette mise en place de populations en Guinée ? Nous partons de l'hypothèse que les mouvements migratoires en Guinée furent déterminés dans l'ensemble des cas par des facteurs endogènes d'ordre climatique, politique, économique et social. Les Sahéliens, les Soudanais, les Peuls et les Libano-syriens seraient les principaux groupes concernés. Ils forment actuellement les éléments identitaires de mise en place des populations en Guinée.

La méthodologie de travail repose sur l'exploration des données archéologiques, des données linguistiques, des sources orales et écrites et surtout de l'analyse du bilan historiographique. De 1914 à 1960, des fouilles archéologiques ont été effectuées par les Français, les Polonais et les Guinéens dans les ruines des anciens empires et royaumes soudanais. Les résultats de ces fouilles nous ont permis d'établir une liste des groupes concernés par les vagues de migrations, les sites de départ et d'arrivée. Mais, il existe encore des

sites insuffisamment fouillés dans le Sahel, dans les rives des fleuves du Niger et du Sénégal (D. T. NIANE, 1960, p. 42).

La question qu'on se pose est celui de la datation des objets exhumés. Aussi, s'agit-il d'un peuplement ou d'un repeuplement, par exemple dans la boucle du Niger où la mise en valeur remonte au XX^{ème} siècle ? En linguistique, certains chercheurs font appel à la glottochronologie qui fait recours à l'étude du vocabulaire pour établir les liens linguistiques existant entre plusieurs sociétés et aussi les zones d'extension démographique, dans la mesure où celles-ci sont généralement relevées par l'extension d'une langue. C'est ainsi qu'on a pu remonter aux premiers foyers des Sahéliens et des Soudanais en Afrique de l'Ouest.

Les sources orales sont aussi indispensables mais incomplètes parce que partielles ou partisans. Elles privilégient souvent les grands événements comme les famines, les épidémies et les guerres. Mais certains faits, tels que les accidents démographiques pouvant engendrer des changements structuraux n'apparaissent pas. Beaucoup de choses essentielles mais non frappantes échappent ainsi aux conteurs.

Concernant l'historiographie et la recherche documentaire, il existe des travaux sur les mouvements migratoires et la mise en place des populations en Guinée. Mais, il y a un vide sur la cartographie complète de ces mouvements migratoires, leurs causes et surtout leurs motivations. C'est pourquoi cet angle d'attaque a été. Ainsi, les résultats issus de cette recherche permettent d'aborder premièrement, les causes des mouvements migratoires avant la colonisation, deuxièmement, les groupes de populations concernés, troisièmement, le processus de mise en place des populations et les enjeux identitaires.

1. Causes des mouvements migratoires avant la colonisation

Les grands mouvements de populations que connut la Guinée s'intègre à ceux enregistrés en Afrique de l'Ouest dans son ensemble durant toute la période médiévale et moderne. Ces mouvements de populations furent déterminés dans l'ensemble par des facteurs endogènes. Le dessèchement complet du Sahara à cette époque déclencha un mouvement migratoire de ses habitants vers le Sud à la recherche de conditions climatiques plus clémentes et mieux adaptées à leurs activités agro-pastorales (M. BAMBA, 2023, p. 20).

Il est de plus en plus admis, grâce à des preuves diverses que ces migrants Sahariens étaient les ancêtres d'une bonne partie des « Soudanais » notamment ceux connus aujourd'hui sous les noms de Sarakollé (ou Soninké), Fulbé²⁹, Mandenka³⁰ et Songhaï (D.T. NIANE, 1975, p. 28). Dès lors, ce mouvement migratoire qui concerne toute la zone soudano-sahélienne, sans être continu au cours des siècles (du IX^{ème} au XV^{ème} siècle), garda en gros le même sens, c'est-à-dire poussa constamment vers le Sud en dépit de quelques exceptions (M. BAMBA, 2023, p. 21). L'âge d'or de l'histoire de ces populations correspond à la période allant sensiblement du IV^{ème} au XVI^{ème} siècle au cours de laquelle leur génie féconda les célèbres empires soudanais durant leur long séjour sur les rives du Sénégal et du Niger, alors centre de gravité politique et économique du Soudan Occidental.

Par rapport à cette région, qui brillait à cette époque par son dynamisme³¹, les territoires qui constituent aujourd'hui la Guinée n'étaient que de paisibles périphéries, certes des provinces desdits empires, mais des provinces lointaines et beaucoup moins actives. L'histoire du peuplement de la Guinée sera ainsi étroitement liée aux

²⁹ Appellation désignant le groupe de l'ethnie peule.

³⁰ Habitant de Mandéen.

³¹ Djibril Tamsir Niane qualifie les vallées des fleuves Niger et Sénégal de véritables fourmilières humaines à cette époque. Mohmoud Kati estime, quant à lui que le Mali renfermait 400 villes...

crises de toutes sortes que connurent ces États soudanais entre les XI^{ème} et XVII^{ème} siècles (M. BAMBA, 2023, p. 22).

2. La chute de l'empire du Ghana (XI^{ème}-XIII^{ème} siècles)

À partir de la fin du XI^{ème} siècle, on croit mieux connaître les mouvements de population qui ont modifié tour à tour le peuplement de la Guinée. Cette date correspond à l'invasion du Ghana par les musulmans Murâbitum (Almoravides) dans le but d'imposer leur religion aux populations animistes de cet empire. Les populations hostiles à la nouvelle religion fuirent, semble-t-il, de leur pays d'origine en direction surtout du Sud et de l'Est. Parmi eux, ceux que les sources écrites comme les traditions orales considèrent comme les premiers habitants du Fouta Djallon sont les Baga, Nalou, Landouma, arrivés dans la région dès la fin du XI^{ème} siècle (S. ZAINOUL, 1969).

Quoique ne vivant plus au Fouta Djallon, Baga, Nalou et Landouma de la Basse Guinée revendiquent le Fouta Djallon comme le point de départ de leur migration vers la région qu'ils occupent aujourd'hui. Ce que semble confirmer des toponymes comme « Saabeere Naaluubhé », qui signifie « ruine de village Nalou » en langue poular, localité située dans l'actuelle sous-préfecture de Timbi Madina (Préfecture de Pita). Les Bambaras, considérés comme le fond ethnique de la population de la Haute Guinée (bassin du Haut Niger), semblent avoir suivi le même mouvement de populations déclenché par les Almoravides. Dans toute la région, les autres groupes les désignent par l'expression très suggestive de « défricheurs de forêt », signifiant à la fois qu'ils furent les premiers occupants et pratiquaient l'agriculture (N. CAMARA, 1978, p. 25). Depuis le Kaniaga ou Ségou, ils auraient émigré en Haute Guinée en suivant les rives du Niger et de ses affluents. Ils auraient très rapidement vaincu la résistance des rares populations locales,

notamment celle des Korogba qui défendirent énergiquement leur territoire (M. BAMBA, 2023, p. 24).

L'incertitude demeure au sujet des Mendenyi ou Mmani de la Basse Guinée, des Konon, Manon et autres minorités Mendi, Gbandi de la forêt guinéenne, considérés également comme le fond de la population des deux régions respectives. Néanmoins, les sources sont unanimes à les considérer comme les plus anciens habitants de la côte guinéenne depuis le Rio Nunez jusqu'en Sierra Léone.

Au fil des années, ils auraient reculé du Nord-Ouest au Sud-Est et même du continent vers les basses terres et les îles sous la poussée des Baga, Sossoe et Moriyaké, tous arrivés après eux, probablement à partir du XIII^{ème} siècle. Aujourd'hui, on les localise surtout dans le territoire de Samou, les îles Kaback et Kakossa dans la préfecture de Forécariah. La recherche n'a pas encore permis non plus de situer avec certitude la date d'arrivée des konon, Manon, Mendi, Gbandi, ...en forêt guinéenne. Mais on est sûr qu'ils font partie des « autochtones » de la région dans la mesure où ce fut à leurs dépens que Kpèlè, Loma et Kissi s'y installèrent sous la poussée d'autres groupes (A. J. IFFONO, 1975, p. 33).

On fait venir certains d'entre eux, les Manon, notamment de la Côte d'Ivoire, à la suite de troubles. Aujourd'hui, du fait de la pression des Kpèlè, Loma et Kissi à partir des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, on les trouve surtout dans les pays voisins, comme le Libéria, la Sierra Leone et la Côte d'Ivoire (F. BEAVOGUI, 1975, p. 45).

3. Le conflit Sosso-Mandeng (1^{ère} moitié du XIII^{ès})

Il semble bien que le mouvement migratoire déclenché par les Almoravides, à partir de la fin du XI^{ème} siècle, sans revêtir un caractère massif, a continuellement alimenté le peuplement de régions situées au Sud. Cependant, ce mouvement a bénéficié de coups d'accélérateur avec certains événements importants

enregistrés dans la région. Ce fut le cas du conflit Sosso-Mandé pour l'hégémonie dans le Soudan au cours de la première moitié du XIII^{ème} siècle. Le Sosso (dans l'actuelle République du Mali, non loin de Bamako), après avoir réussi à dominer politiquement la plupart des provinces dépendant jadis de l'ancien empire du Ghana, rencontra de plus en plus la contestation du Mandé.

Le conflit s'acheva avec la bataille de Kirina à l'issue de laquelle le Sosso fut définitivement vaincu par le Mandé. Ce conflit pour l'hégémonie politique semble aussi avoir un fond idéologique. La dynastie Kanté du Sosso, fermement attachée à l'animisme traditionnel, voulait mettre fin au progrès de l'Islam, en même temps arrêter le commerce transsaharien des esclaves que favorisait la prééminence des Soninkés, de connivence avec les Malinké (parmi lesquels se recrutaient, en effet, musulmans et commerçants).

Ce triomphe du Mandé qui était politique fut, semble-t-il bientôt perçu comme idéologique avec l'islamisation de plus en plus réelle de la cour des Mansa du Mali. Ce dénouement aurait déclenché un mouvement migratoire qui concerna avant tout les partisans de la dynastie des Kanté, les Sosso, ceux qui seront connus plus tard sous le nom de Jalonké, mais aussi tous ceux qui voyaient en l'Islam une menace à leurs convictions religieuses animistes, tels, très probablement, les Loma et les Kpèlè. Parmi les facteurs qui provoquèrent l'exode des Sosso, il faut citer celui qui les expropria de leurs terres au profit du nouvel empire et qui les répartit entre les clans de métiers ou castes et les classa parmi les dernières hiérarchies de la société mandingue.

Mahawa BANGOURA, dans son D.E.S (M. BANGOURA, 1975, p. 18), s'efforce de retracer la migration de ces Sossos (ou Jalonké) en Guinée, migration commencée peu après la bataille de Kirina (1235). Ils auraient suivi deux itinéraires principaux. Le premier, parti du Sosso, aurait passé par Koulikoro et de là, aurait foncé vers l'Ouest en longeant les frontières actuelles guinéo-

maliennes et guinéo-sénégalaises jusqu'au niveau de Kédougou. D'où, en prenant la direction du Sud, il aurait pénétré en Moyenne-Guinée en occupant le Sangala, dans l'actuelle préfecture de Mali. Le deuxième qui concernait le groupe le plus important se confondrait au premier jusqu'à Koulikoro d'où il aurait gagné Sibi, dans le Sud de l'actuelle République du Mali. De Sibi, il aurait traversé le Bouré pour rejoindre les montagnes du Mènién (Siguiri). De là, un groupe aurait rejoint Labé en passant par Dinguiraye et Tougué, un autre aurait pris la direction de Timbo en passant par Dabola tandis qu'un troisième groupe se serait installé dans la région de Faranah après avoir transité à Kouroussa.

À noter que tout le long de ces parcours, les Jalonké (ou Sossoe) avaient fait souche à la faveur des longues escales qu'ils effectuaient. Il semble que ces migrants sossoe durent leur surnom de « Jalonké » à leurs compatriotes restés au bercail dès lors qu'ils s'installèrent dans ces montagnes allant du nord-est de Siguiri au massif du Fouta Djallon ; « Jalonké » signifiant dans leur langue « habitant des montagnes » ou « montagnards » (M. BANGOURA, 1975, p. 18). Une fois arrivés dans ces différentes localités de Moyenne et de Haute Guinée, ils auraient essaimé vers les autres.

L'antériorité de l'occupation de la Moyenne Guinée par les Jalonké, par rapport à celle des Fulbés qui l'habitent aujourd'hui en majorité, est attestée par une foison de toponymes qu'ils ont laissés. À titre illustratif, *Pillimini* (déformation de *Fillimini*), *Tayrè* (déformation de *Ta-yirè*), *Bendekhure*, *Melikhure*, *Dugikha*, (qui sont des noms fréquents de cours d'eau), Koliya, Maleya, Koubia... noms de villages, sont tous des expressions Jalonké (M. BANGOURA, 1975, p. 18).

Même si l'arrivée des Jalonké avait occasionné quelques conflits, il semble que ceux-ci n'avaient pas été importants dans la mesure où la tradition orale n'en fait pas état. La cohabitation n'aurait pas été difficile vu que les Jalonké et leurs hôtes étaient tous animistes et

agriculteurs sans que le problème de terres ne constituât encore un problème aigu. Toutefois, on peut supposer pour le cas de la Moyenne Guinée que les autochtones finirent par éprouver quelques craintes vu qu'ils commencèrent dès cette époque à quitter le massif pour émigrer progressivement vers la Basse Guinée.

L'arrivée des Kpèlè et Loma dans le Koniya (Préfecture actuelle de Beyla), depuis les régions voisines de la boucle du Niger, est probablement contemporaine de celle des Jalonké en Moyenne Guinée. Leur départ du centre de l'empire du Mali pour le Sud, intervenu à un moment de plein essor de cet Etat, semble s'expliquer par leur ferme hostilité à l'égard de l'islam. Gardiens convaincus de la foi animiste, ils auraient fui vers les périphéries. On ne connaît pas bien l'itinéraire qui les a conduits au Koniya. Mais tous affirment venir du Nord du Manden. Arrivés au Koniya, les Kpèlè auraient fondé Misata (la ville de Missa en Kpelewo, le Moussadou des Maninka). Alors que les Kpèlè se concentrèrent essentiellement dans le Koniya, les Loma, quant à eux, essaimèrent vers le Toron (actuelle préfecture de Kérouané). Comme les Jalonké du Fouta Djallon, Kpèlè et Loma laissèrent beaucoup de traces de leur long séjour au Koniya quand ils émigrèrent vers le Sud Forestier à partir des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles (ou à partir de fin XVII^{ème} siècle selon certaines sources), bousculés par les Maninka.

À l'exception du cas isolé de Missa, fondateur de Farmaya (Kissidougou), arrivé probablement vers le XII^{ème} siècle, la première vague de maninka émigrée en forêt dès le XIII^{ème} siècle, est celle conduite par Mansa Dankaran Touma, le demi-frère aîné de Soundiata Keita, qui a fui alors la persécution du roi Soussou qui sévissait contre le Manden. Arrivé dans le Worodougou, Dankaran Touma aurait soupiré en disant "Mbara kissi", c'est-à-dire, "je suis sauvé", d'où le terme "Kissidougou", "terre du salut" pour désigner la localité qu'ils occupèrent. Ils auraient trouvé là les kissia dont la date d'arrivée dans la région demeure obscure.

4. Déclin du Mali du XV^{ème} au XVI^{ème} siècles

L'affaiblissement de l'empire du Mali est intervenu à partir milieu du XV^{ème} siècle, en raison de la rébellion autonomiste de ses provinces de l'Est. Cette rébellion a été animée par les Touareg et les Songhaïs, occasionnant des défections dont l'une des plus remarquables fut celle dirigée par les Tenguella (D. T. NIANE, 1989, p. 47). Le mouvement de populations canalisé par ces chefs migrants fut le plus important du XV^{ème} siècle ouest-africain, impliquant le Haute Guinée (à travers le Ouassoulou) et toute la Sénégambie, du Fouta Djallon au Tékrou.

En fait, l'odyssée des Tenguella, qui a contribué à modifier le peuplement du Fouta Djallon à partir du XV^{ème} siècle, paraît être le moment fort d'un mouvement migratoire, fortement composé de pasteurs fulbés animistes, commencé dès le XIV^{ème} siècle à partir du Ngabu (D. T. NIANE, 1989, p. 47). Il ne s'agissait alors que d'une lente infiltration, par le Nord-Ouest de cette population connue dans l'histoire de la région sous le nom de Puli ; ce qui aurait abouti à la création de colonies de plus en plus denses dans le Badiar sous forme de village fixes appelés Foula Kounda (D. T. NIANE, 1989, p. 47).

Au cours du XV^{ème} Siècle, ce qui n'était que lente infiltration se transforma en armée d'invasion sous l'égide de chefs militaires énergiques. Tenguella Diadjè et son fils Koly font partie de ces chefs de guerre (occasionnels) venus du Macina et du Kingui, envahissant les provinces occidentales de l'Empire du Mali (Ngabou, Fouta Djallon, Wassoulou). Venus du Macina vers la fin du XV^{ème} siècle, les Tenguella et leurs compagnons se seraient installés à Marou dans le Pakisse où ils recrutèrent une armée qui alla à l'assaut de DIARRA, en route pour conquérir la couronne du même Macina. Mais battu par Amar Kondiogo, le frère d'Askia Mohamed, Koly, succédant à son père tué, rassembla le reste de l'armée et revint à Marou (Badiar). Peu après, il se serait enfoncé plus au sud, établissant finalement sa base sur les plateaux gréseux de Télimilé où il construisit une

forteresse baptisée Guèmè Sangan, muraille de pierre (D. T. NIANE, 1989, p. 57).

Guèmè Sangan dont on peut voir encore les impressionnantes ruines et qui serait devenue alors la capitale d'un royaume dont l'influence se serait fait sentir jusqu'aux environs de l'actuelle ville de Labé. Parmi les compagnons du chef migrateur, outre les Puli, il y avait des Badjaranké, des Bassari, des Koniagui, des Jalonké, des Landouma, Nalou, Baga et Mandingues du Ngabou dont un grand nombre aurait fait souche sur toute la rive gauche du Koliba. En effet, la tradition présente Koly Tenguella à la tête d'une véritable confédération de tribus.

Aussi D. T. NIANE, dans *Koly Tenguella et le Tekroun* mentionne que, Peuls, Tandas, Jalonké, Malinké et Landouma formaient les unités de sa redoutable armée. Vu que Koly Tenguella avait fini par repartir vers le Nord, à la conquête du Tekroun, où il fonda le célèbre Royaume Deniyanké des Silatigui, il faut préciser que nombreux furent ses compagnons qui restèrent en Guinée. Outre les Kouniagui, Bassari, Badiaranké³², Kokoly et Mandingues qui habitent les actuelles préfectures de Gaoual et de Koundara, les Puli firent souche tout au long de l'itinéraire du conquérant. Leurs descendants seraient nombreux dans les Préfectures de Pita, Kindia, Télimilé, Gaoual, Koundara et Mali. En tout état de cause, il est certain que Koly Tenguella a laissé une forte empreinte dans cette partie de la Guinée. Son nom apparaît dans toutes les traditions et tous les groupes qui constituaient sa suite le revendiquent comme ancêtre. Mais comment Koly et ses compagnons furent-ils accueillis par les Jalonké qu'ils trouvèrent au Fouta ?

En ce qui concerne plus particulièrement les Puli, il semble que la cohabitation ne posa pas de problèmes majeurs. L'appartenance à la même religion animiste semble avoir favorisé l'entente. Koly

³² Une autre version fait toutefois venir Koniagui, Bassari et Badiaranke du Fouta Central qui serait leur premier habitat, indépendamment de Kolly Tenguella.

Tenguella lui-même pratiquait largement une politique d'intégration des ethnies (D. T. NIANE, 1989, p. 60). Dès lors, éleveurs et agriculteurs s'habituaient à échanger leurs produits qui se complétaient. Les agriculteurs vivaient dans les vallées qu'ils exploitaient, laissant aux éleveurs les plateaux herbeux ; ce qui créait les conditions d'un brassage culturel fécond.

Le peuplement du Ouassoulou (actuelle Préfecture de Mandiana en Haute Guinée) semble lié, en partie, à l'odyssée des Tenguella. En effet, toutes les traditions de la région revendiquent Tenguella, connu sous le nom de Tinkallan, comme l'ancêtre des Fulbés du Ouassoulou. Et, un bon nombre de familles se disent originaires du Fouta Djallon ("Fouta Djilinko") (N. CAMARA, 1997, p. 17). Ce qui est moins clair, ce sont les itinéraires suivis. Mais le plus sûr est que le Ouassoulou a été occupé par les Fulbé en plusieurs vagues dont la première remonterait au temps des Tenguella (XIV^{ème}-XV^{ème} siècles). Dans tous les cas, il est admis que les Fulbés du Ouassoulou habitaient déjà les rives du Sankarani lorsque les KEITA, venus de Kita, y arrivèrent. Ces derniers ne purent s'installer qu'au prix de rudes batailles livrées contre les Fulbés, d'où l'appellation de la région par l'expression "Diomawagna" (D. T. NIANE, 1960, p. 42). Les dernières vagues de peuplement Fulbé du Ouassoulou doivent être liées au déclenchement de la guerre sainte au Fouta Djallon au début du XVIII^{ème} siècle. Les Puli les plus hostiles à l'islam prirent, entre autres directions, celle du Ouassoulou avec comme itinéraire, Niandan (près de Kouroussa), Tiguibiri (près de Siguiri) et Niani (sur le Sankarani).

Un autre mouvement migratoire déclenché en direction de la Haute Guinée, à la faveur du déclin de l'empire du Mali, est celui qui concerne les Maninka animistes (Sununké) : Keita, Oularé, Traoré et Magassouba. A partir du XV^{ème} siècle, ceux-ci débordèrent sur la zone située au sud de la ligne Siguiri-Niani qui était alors vierge d'aspect, habitée par des îlots Bambara. A leur détriment et à l'issue

de rudes batailles, les Maninka occupèrent le Hamana et le Djoma (Keita et alliés), le Gbérédou, le Kouroulamini, le Sabadou et le Sankaran (Condé et alliés venaient de Dodougou), le Toron (Konaté), le Nouga et le Kolonkalan (Magassouba et alliés venaient de Djénné) (D. T. NIANE, 1959, p. 38). Les Oularé, en provenance du Sosso, s'installèrent à côté des familles Condé dans le Sankaran après avoir fait souche à Balandougou (Siguiri), Kankan, Filako (Kouroussa) et Tindo (Faranah) qui ponctuèrent leur itinéraire. Parmi les familles accompagnatrices des Keita, il faut citer les Traoré, Camara, Condé, Kourouma, Kouyaté, qui essaimèrent vers d'autres régions (D. T. NIANE, 1959, p. 39).

5. Relations musulmanes-animistes

Les mouvements de populations sur le territoire de la Guinée sont liés aussi au déclin de l'empire de Gao, à la montée des royaumes bambara et peulh (XVII^e-XVIII^e siècles) : l'occupation de Tombouctou par les Marocains, les destructions et les pillages qui s'ensuivirent dans toute la boucle du Niger ruinèrent politiquement et économiquement le soudan. A la faveur de ce chaos, se réveillèrent bientôt (XVII^eme siècle) les royaumes bambaras animistes et guerriers qui se mirent à persécuter les musulmans. En même temps, dans la région du bas fleuve Sénégal, un mouvement hostile à la traite négrière s'organisa à l'initiative du grand marabout maure Nasr Al-Din auquel se joignirent les principaux lettrés de la vallée du Sénégal. Le conflit, qui opposa marabouts et chefs de la région, s'acheva finalement par la victoire des derniers qui avaient bénéficié du soutien des négriers européens de Saint-Louis. Les marabouts, pour échapper à la répression, se dispersèrent, notamment en direction de l'Est et du Sud (B. BARRY, 1971, p. 564-589). Ces différents événements furent à l'origine d'un vaste mouvement migratoire vers les territoires de la Guinée actuelle tout au long des XVII^eme et XVIII^eme siècles.

L'arrivée au Fouta Djallon des Fulbés musulmans et de Maninka islamisés, à partir du XVII^{ème} siècle, semble s'inscrire dans ce cadre. On sait que cette migration en provenance du Fouta Toro, du Bhundu, du Macina, du Diafounou qui emprunta les vallées du Sénégal, du Niger et de leurs affluents, fut à l'origine de la révolution politique et religieuse qui changea profondément la géopolitique de la région à partir du début du XVIII^{ème} siècle. De même l'occupation de Batè, en Haute Guinée, par les "Maninka-mori" (en fait, des Sarakollé du Diafounou, venus de Kaartar), quoique plus précoce (dès la fin du XVI^{ème} siècle selon certaines sources), semble appartenir au même mouvement de populations.

Ces "Maninka Mori" auraient essaimé par la suite dans toute la Haute-Guinée, notamment dans le Toron, le Gbérédou, le Sankaran et surtout le Koniya, où ils auraient été précédés à côté des Loma par des Maninka animistes, arrivés au début du XVII^{ème} siècle, venant du Mahou ivoirien (familles Camara, Kourouma, et Doré). L'arrivée de ces migrants musulmans en Moyenne et en Haute-Guinée finit par provoquer d'autres mouvements migratoires vers d'autres régions du pays. Ainsi la victoire du jihad musulman au Fouta Djallon au début du XVIII^{ème} siècle provoqua l'exode des Jalonké et des Puli animistes irréductibles à l'islam. Les Puli fuirent surtout vers le Ouassoulou, en Haute-Guinée, le Ngabou et la Casamance, alors que les Jalonké et des derniers détachements Baga, Nalou et Landouma partirent principalement vers la côte atlantique où d'autres les avaient précédés.

Il semble que les principales voies utilisées par les migrants Jalonké et leurs compagnons furent les vallées du Konkouré, de la Fatala, de la Kolenté et de la Kaba. Ce qui aboutit à l'occupation de la Basse-Guinée, très souvent au détriment des Mandeniyi, des Temnés et des Limban refoulés en Sierra Léone ou dans les îles. Il importe de noter que les Jalonké émigrés du Fouta Djallon, une fois installés sur la côte, se seraient fait appeler désormais Sossoe, en

souvenir de leur lointaine origine, le Sosso (M. BANGOURA, 1972, p. 20). Vers la fin du XVII^{ème} Siècle, un groupe de "Maninka-Mori" se détacha du Batè musulman à cause des attaques répétées du chef animiste Condé Bourama du Ouassoulou et se dirigea vers la Basse Côte en contournant de Fatou Djallon par le Sud.

En Basse Guinée, ces "Maninka-Mori" bousculèrent Limban, Mmani et Sossoe pour s'installer dans la région connue aujourd'hui sous le nom de Moriyah. Désormais appelés "Moriyaké", ces émigrés de la Haute Guinée abandonnèrent finalement leur langue au profit de celle de leur hôte, les Sosso, auxquels ils s'assimilèrent de plus en plus. Si la cohabitation des Maninka Mori avec leurs hôtes ne créa pas de problème majeur dans le Batè, il n'en fut pas de même dans le Koniya, à la lisière de la forêt. Sans qu'ils ne fussent soumis à une quelconque guerre sainte, Kpélé et Loma, toujours attachés à leurs convictions animistes, préférèrent s'éloigner. Ce fut alors (vers la fin du XVI^{ème} siècle, selon certaines sources) qu'ils amorcèrent leur recul vers le Sud, dernier mouvement migratoire qui les conduisit à la région qu'ils occupent aujourd'hui. Sur leur chemin en direction de Zogota, Gou-Yegbain et Daporé, les Kpélé bousculèrent Bassa et Mano, alors que les Loma se heurtèrent aux Kissien et Kouranko qui les auraient refoulés vers leur position actuelle qui déborde largement sur le Liberia.

Dans la zone de Tekoulo, dans l'Etat du pays des Kissia, subsisteraient encore des villages hérités des Loma comme Tenema, Bavazou, Ndalazou. Avec le déclin des marchés soudanais au profil de ceux européens de la côte, les Jula, Marchands traditionnels de l'Afrique de l'Ouest, cherchèrent à se rapprocher de la côte, désormais pôle commercial de premier plan, et zone de production de la cola (et parfois de l'or), objet de leur négoce. Ainsi, fondèrent-ils, à partir de la fin du XVI^{ème} siècle, des villages de plus en plus nombreux le long des routes de la cola. Au cours du XVII^{ème} siècle, les Maninka du Konia, entre autres, auraient suivi ce mouvement,

s'infiltrant progressivement dans la zone habitée par les Loma et les Kpélé. Dans le secteur de Macenta, la présence de plus en plus importante de cette population mandingue parmi les Loma, entraîna un brassage qui donna naissance au groupe connu aujourd'hui sous l'appellation "Toma-Maniyan". Il s'agit notamment, des Kourouma d'Aoulazou, de Wassala et de Kpadeolamaï, des Camara de Moïdou, des Soumaoro de Woïma et du Vékéma, des Keïta, Sano, Koné, Kourouma du Manzama, du Weybhalega, et du Vighinémé (F. BEAVOGUI, 1991, p. 33).

Les migrations du XIX^{ème} siècle, constituent les dernières avant la conquête coloniale. Au cours du XIX^{ème} siècle, le triomphe de l'islam au Fouta Djallon y attira les coreligionnaires des pays voisins. L'arrivée des Jakanké, Sarakolé, Toucouleurs se situerait dans ce cadre. Les renseignements fournis par les sources orales et écrites ont permis d'établir en effet, que les Jakanké sont arrivés au Fouta Djallon vers le début du XIX^{ème} siècle, et probablement dès la fin du XVIII^{ème} siècle, en provenance de Jaka sur Bafing près de Bafoulabé. Victimes, comme tous les musulmans de la région, de la persécution des animistes bambara, ils auraient été contraints d'abandonner leur village ancestral.

Ce serait alors à la suite d'une longue pérégrination³³ qu'un groupe important, dirigé par un éminent lettré nommé Elhadj Salimou dit Karamba, finit par s'installer à Touba avec l'accord du chef du Diwal de Labé. Il aurait été suivi plus tard par un autre groupe conduit par le patriarche Souman Fodé qui finit par s'installer dans les territoires qui relèvent aujourd'hui des Préfectures de Labé et de Koubia. C'est alors qu'ils auraient fondé les villages de Niannou, Matakaou, Dondékélé, Summa, Sisifuga (M. S. BARRY, 1985, p. 28). Ces Jakanké, seraient souvent accompagnés dans leurs migrations de groupes non Jakanké, notamment des Sarakolé que

³³ Pérégrination qui les aurait conduits notamment au Bhoundou, à Odiéné, à Sinko (Beyla), à Kankan et à Labé

certaines considèrent comme leurs proches parents. Mais, bon nombre de Sarakolé vinrent, semblent-t-il de façon autonome en faisant du commerce, se mettant, au besoin, au service de l'aristocratie.

Ainsi, la plupart des grandes familles du Fouta avaient "leurs Saraloké", c'est-à-dire leurs commerçants. Quant aux Toucouleurs, la principale vague est arrivée au Fouta et à Dinguiraye (Haute Guinée) à la suite d'Elhadj Oumar, vers le milieu du XIX^{ème} siècle, en provenance du Fouta-Toro. Il semble, toutefois, que dès la moitié du XVIII^{ème} siècle, certaines familles de Toucouleurs s'étaient infiltrées au Fouta Djallon, à partir du Bhundou et du Fouta-Toro, pour venir au secours de leurs coreligionnaires Fulbés et Maninka en lutte contre les animistes.

Du Fouta Djallon, Jakanké, Toucouleurs et Foulbé, dans la 2^e moitié du XIX^{ème} siècle, se sont infiltrés en Basse Guinée, soit en raison des pâturages qu'on y trouve, soit pour échapper à la pression fiscale que leur imposait l'aristocratie ou pour répandre pacifiquement la foi islamique. Les crises sociales et politiques qui secouèrent le Fouta Djallon au cours du XIX^{ème} siècle sont également responsables des mouvements de populations vers d'autres régions de la « Guinée ». Ainsi les Mikhiforé de Boké, qui sont de composition hétérogène, ne seraient, à l'origine, que des anciens esclaves évadés du Fouta où ils s'étaient révoltés contre les dures conditions qui leur étaient réservées par les maîtres. Arrivés sur la côte, ils auraient réussi, grâce à l'organisation mise en place, à sauvegarder leur indépendance aussi bien à l'égard de leurs hôtes Landouma et Nalou que vis-à-vis de leurs anciens maîtres qui cherchaient à les reconquérir.

De même les Hubbu du Fitaba (actuelle Préfecture de Faranah) sont des Foulbé entrés en dissidence contre les Almamy de Timbo dont la pression fiscale était devenue insupportable. A partir du milieu du XIX^{ème} siècle, ce centre de rébellion dirigé par un éminent

marabout, Karamoko Diouhé, attira des partisans venus de la plupart des régions du Fouta. Enfin, en forêt, la progression des Konianké en zone Loma et Kpélé se poursuivit au cours du XIX^{ème} siècle, notamment en raison de la création de Monrovia. L'Almamy Samory Touré s'appuya sur ces noyaux pour conquérir une bonne partie de la région. Cette conquête contribua à intensifier le mouvement migratoire et à modifier les rapports de force entre les groupes ; ce, en faveur des Mandingues.

6. La période coloniale (1890-1958)

De façon générale, durant la période coloniale, cette partie de l'Afrique de l'Ouest qui deviendra la Guinée française, connaîtra tout le long de la durée de la domination coloniale, de vastes mouvements de populations. La création de la colonie Guinée avec des frontières arbitraires a entraîné le rassemblement dans une même entité des populations différentes, tant du point de vue ethnique que de celui des structures socio-économiques et politiques. Ainsi, dans le cas de la Guinée française, on retrouve des sociétés fonctionnant sur des bases égalitaires et communautaires en Basse Guinée et en Guinée Forestière. Ces sociétés ne connaissent aucune forme de stratification, ni en castes ni en classe sociales, et certaines d'entre elles n'ont connu aucun niveau de centralisation du pouvoir politique. Quant à la Moyenne Guinée et la Haute Guinée, elles comportent des sociétés (peule et malinké) qui ont connu la centralisation du pouvoir au niveau étatique et une forte stratification en castes et en classes sociales.

Malgré le fait qu'elles soient placées dans des contextes géo-économiques différents, ces sociétés de niveaux disparates vont subir un nivellement. L'administration coloniale va les soumettre aux mêmes contraintes politiques, économiques et sociales. Dès lors, ces micros nations vont connaître la même évolution, le même destin. La centralisation des activités politico-administratives et

économiques, et le développement des centres urbains vont provoquer un phénomène de détribalisation entraînant, pour diverses raisons, les populations hors de leur territoire traditionnel. En effet, avant la colonisation, la Guinée ne comptait qu'une seule vraie ville : Kankan.

Dans l'ère coloniale, le développement des centres urbains et des voies et moyens de communications, l'essor des activités de traite, les travaux d'équipement, face à la misère des revenus ruraux, vont provoquer l'exode rural, entraînant un afflux de populations vers les villes. Aussi, les déplacements de fonctionnaires ou de militaires et la réquisition de travailleurs vont entraîner des milliers de personnes vers les centres d'activité de leur territoire ou vers d'autres territoires de l'ensemble français ou encore vers d'autres colonies non françaises (Sierra Leone, Guinée Portugaise, Gambie). Cependant, les déplacements de fonctionnaires ou de militaires n'ont jamais atteint l'ampleur de la migration paysanne qui, en conséquence du déséquilibre créé par le colonialisme dans le développement des différents territoires, se déroulait principalement des pays de l'intérieur vers ceux de la côte et des campagnes vers les villes (M. S. BALDE, 1976, p. 64).

L'obligation faite aux paysans de s'acquitter de l'impôt en espèces alors qu'ils disposaient de faibles ressources détermina les couches les plus démunies à l'émigration temporaire ou définitive. Les réquisitions de l'administration coloniale pour les travaux des chantiers (rail, routes, bâtiments) obligèrent les populations à réagir par des mouvements de fuite par des exodes massifs d'une région à une autre, d'un pays à un autre. Le recrutement militaire fut également une des causes et des plus importantes de l'exil de nombreux jeunes gens. Il fit passer à lui seul plusieurs milliers de personnes en Guinée portugaise, au Sénégal ou en Sierra Leone.

Conclusion

L'histoire du peuplement de la Guinée est étroitement liée aux crises de toutes sortes qui ont traversé la vie des Etats soudanais entre le XI^{ème} et le XVI^{ème} siècle. La première forme de crise concerne les sécheresses qui ont sévi dans le Sahara entraînant des épisodes de famines et de maladies. Les Soudanais se sont vite lancés dans la recherche de terres fertiles pour non seulement y habiter mais aussi pratiquer l'agriculture. La deuxième forme, plus abordée par les chercheurs concerne les déclin des empires et royaumes, suivis de l'avènement de la traite négrière consécutive à la découverte des côtes africaines par les Portugais vers le milieu du XV^{ème} siècle. La dernière forme de migration des populations, moins abordée est en lien avec les activités économiques et culturelles.

Le territoire qui constitue aujourd'hui la Guinée n'était qu'une paisible périphérie, une lointaine province dont l'économie était dominée par l'agriculture, l'élevage et l'orpaillage. Toute cette réalité justifie que la Guinée est un territoire à vocation agricole depuis ses origines. Ainsi, une sécheresse de longue durée (la tradition parle de sept ans) après la chute de l'Empire du Ghana, aurait aggravé les effets de la crise politico-religieuse et aurait accéléré le départ de ces populations dont l'agriculture constituait la principale source de revenus.

Les Bamanans, considérés comme « défricheurs de forêt » ou premiers occupants pratiquant l'agriculture, ont migré en Haute Guinée en suivant les rives du Niger et ses affluents et auraient dominé les rares populations locales, celle des Korogba. Les Kpèlés, Loma et Kissi, venant de la Haute Guinée, auraient repoussé des terres agricoles fertiles les Konon, Manon, Mendi, Gbandi, premiers habitants des zones forestières guinéennes.

À ces mouvements de populations, surtout les dernières migrations précoloniales dues aux évolutions des relations d'alliance-dominance entre les royaumes musulmans et animistes, s'ajoutent les mouvements de populations durant la période coloniale (1890-

1958). Cette dernière s'explique par le souci du colon d'assurer le transport par tête d'homme ses produits et couvrir le besoin en main d'œuvre dans les plantations.

Bibliographie

BALDE Mamadou Saliou, 1976, « Un cas typique de migration inter-africaine : l'immigration des Guinéens au Sénégal », in *Les immigrations africaines*, Paris, François Maspero, p. 63-98.

BAMBA Mamady, 2023, *Les politiques agricoles de la République de Guinée : approche générale et évolution des structures d'encadrement de 1958 à la mise en place des Lettres de Politique de Développement Agricole (LPDA) dans les années 1990*, thèse de doctorat, Université de Conakry, Guinée.

BANGOURA Mahawa, 1972, *Contribution à l'histoire des Sossoe, du 16^e au 19^e siècle*, Mémoire de fin d'études Supérieure, IPGANC, Conakry, Guinée.

BARRY Boubacar, 1971, « La guerre des marabouts dans la région du fleuve Sénégal de 1673 à 1677 », *Bulletin de l'IFAN*, T. XXXIII, série B, n° 3, p. 564-589.

BARRY Mamadou Saliou, 1985, *Monographie socio-historique des Diakanaka de Koubia, des origines à l'implantation coloniale*, DES d'histoire, IPGANC, Conakry, Guinée.

BEAVOGUI Facinet, 1974, *Etude des structures sociales et économiques de la société Loma*, DES d'histoire, IPGANC, Conakry, Guinée.

IFFONO Aly Gilbert, 1975, *Histoire et Civilisation du groupement des Kissia, des origines à la pénétration coloniale*, DES d'histoire, IPGANC, Conakry, Guinée.

NIANE Djibril Tamsir, 1960, « Mise en place des populations de la Haute Guinée », in *Recherches Africaines*, n° 2, Conakry, p. 40-53.

NIANE Djibril Tamsir, 1989, *Histoire des mandingues de l'Ouest*,
Paris, Karthala, ARSAN. Consulté
sur : <https://doi.org/10.3917/kart.tamsi.1989.01>

NIANE Djibril Tamsir, 1977, « Recherches sur l'empire du Mali
au Moyen-âge », in *Recherches Africaines*, n° 4, Paris, Présence
africaine, p. 112.

NIANE, Djibril Tamsir, 1975, *Le Soudan Occidental au temps des
grands empires XIe-XVe siècles*, Paris, présence africaine, p. 271.